

LES DEUX GOSSES

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Paul Vernier eut de grands yeux étonnés.

— Mais certainement, appuya sa femme, mon idée n'est pas aussi déraisonnable que vous vous l'imaginez.

— Un château !

— Et pourquoi pas ?

— Je m'y résignerais, fit-il avec une plaisante humilité, pourvu toutefois qu'il ne soit pas en Espagne.

Elle eut un haussement d'épaules.

— Alors, reprit-elle, vous ne voulez pas admettre que nous sommes sur la route de la fortune ?

— Au contraire, je le veux bien.

— Vous ne comptez donc pas ?

— Je suis incapable de faire une addition.

— Ah ! parbleu ! reprit-elle avec une nuance de dédain, ce ne sont pas uniquement vos œuvres qui nous ont enrichis.

— Ce sont les combinaisons de Silverstein.

Elle le regarda dans les yeux ; mais le brave garçon, en prononçant ces mots, n'y mettait aucune intention malicieuse.

— Parfaitement, répondit-elle. . . . Cet homme est extraordinaire.

— Il a le génie de la spéculation. . . . Tiens ! c'est une idée, ajouta-t-il gaiement. . . . Ne trouvez-vous pas qu'il y a là un sujet de statue. . . . On n'a pas encore sculpté ce génie-là.

— Notez, poursuivit Mariana, que j'ai toujours agi avec la plus grande discrétion, quand il s'est agi de ces affaires où M. Silverstein a voulu nous réserver notre part.

— Je le sais bien.

— Si j'avais voulu l'importuner, nos bénéfices eussent été dix fois plus grands.

— Ils sont déjà fort coquets.

— C'est prodigieux, vous dis-je.

— Chacun a ses outils, murmura Paul Vernier avec un peu de mélancolie. . . . Tout le monde ne peut pas manier l'ébauchoir.

— Et comme il est délicat, cet homme ! renchérit Mariana. Jamais la moindre allusion à ses bienfaits. . . .

— Mon maître, Antonin Gervais, a été bien inspiré en m'adressant à lui. . . . Maintenant, il faut aussi le reconnaître, ma chère Mariana, Silverstein nous a pris en amitié.

— Il est certain qu'il ne s'occuperait pas ainsi du premier venu.

— Sa femme est pour vous une véritable amie.

— Nous dinons chez eux ce soir.

Paul Vernier ne put dissimuler une légère contrariété.

— Encore !

— Comment, encore ! Vous avez souvent des mots singulièrement déplacés, mon cher ami.

— C'est que je suis un peu gêné. . . . On ne voit que nous au Parc Monceau.

— Je vous conseille de vous en plaindre.

— A Dieu ne plaise !

— Silverstein passe sa vie à nous être agréable. . . . Si vous incrimiez sa générosité de grand seigneur, vous donneriez une piètre idée de votre caractère.

Mariana sonna sa femme de chambre.

— Vous me permettez de m'habiller ? dit-elle à son mari.

— Je retourne à l'atelier.

— Vous êtes rassuré ?

— Tout à fait. . . .

— Notre terme sera payé.

Il répliqua avec entrain :

— Ce souci ne me préoccupera plus quand nous aurons le castel.

— Il faut pour cela redoubler d'efforts.

— En effet !

— Ne croyez pas, mon cher, qu'il faille des sommes énormes.

— Cependant. . . .

— Je reconnais que le prix du terrain n'est plus ce qu'il était autrefois.

— Mais, comme je me chargerai de la sculpture.

Mariana eut un mouvement d'humeur en entendant son mari s'exprimer sur un ton qu'elle qualifiait d'ironique.

Elle eut un geste nerveux en ajustant son collier, si nerveux même que le fil de soie se rompit et que les perles s'éparpillèrent sur le tapis.

Mariana jeta un cri et lança un regard furieux à Paul qu'elle rendait responsable de cet accident.

Il voulut se baisser pour ramasser les perles ; mais, plus prompt que son mari, Mme Vernier, accroupie, en avait déjà retrouvé quatre.

Elle mettait une si grande précipitation, un tel acharnement à cette recherche, elle se lamentait si plaintivement, que Paul s'écria :

— Laisse donc ! . . . Il ne s'agit pas de bijoux rares. . . .

Mariana continuait anxieusement à ramasser les petites boules nacrées.

Elle en cherchait deux encore qui avaient du rouler sous un meuble.

— Voyons ! voyons ! fit Paul, un collier de cent dix francs.

Elle ne l'écoutait pas, allongeant la main fébrilement.

— Une de plus, une de moins. . . . dit encore le sculpteur, ce n'est pas une affaire. . . . Ta femme de chambre les retrouvera. . . . S'il en manque, tu retourneras chez le fabricant. . . . Ses prétentions ne sont pas exagérées, car il n'a pas besoin d'explorer les côtes de Ceylan. . . . Je ne comprends pas que tu sois émue à ce point.

Il voulut encore l'aider ; elle le repoussa, comme si elle craignait qu'il ne lui dérobât quelques-unes de ces précieuses noisettes.

C'est qu'en effet, ce collier ne coûtait pas cent dix francs, comme elle l'avait dit à Paul.

Mais bien une soixantaine de mille francs.

On comprend le saisissement de la femme du sculpteur en voyant s'égrener ces perles vraies.

Enfin, Mariana respira ; le collier était reconstitué.

— Je le pensais bien, dit Paul, pour ce prix-là, cela ne pouvait pas être solide. . . . Tu as eu bien tort de te mettre dans tous tes états.

Elle répondit avec son aplomb impudent :

— J'y tiens beaucoup. . . . N'est-ce pas vous qui me l'avez donné ?

— Je proteste ! . . . C'est toi qui en as fait l'acquisition. . . . Il est vrai que j'ai mis à ta disposition mes modestes économies. . . . Je suis honteux de n'avoir pas encore pu remplacer ces fausses perles.

Mariana les enfilait avec précaution, ne semblant pas entendre ce que Paul lui disait.

Hélène et Carmen, si orgueilleuses de leurs parures, ne pourraient plus rivaliser avec leur petite-cousine.

Paul Vernier s'épongea le front ; l'incident du collier lui avait donné chaud.

— Nous en sommes quittes pour la peur, dit-il. . . . Comment peux-tu attacher tant d'importance à ces brimborions ? . . . J'entends que, à l'avenir, ces alarmes ne se renouvellent pas. . . . Je vais t'offrir un collier en vrai. . . . J'espère qu'il sera plus solidement attaché.

Mariana avait ajusté le joyau ; elle se regardait dans sa psyché, trouvant que ces perles s'harmonisaient admirablement avec son teint ambré.

— Oui, continua Paul, je vais demander à Silverstein l'adresse de son bijoutier. . . . Puisque nous gagnons tant d'argent, je veux me montrer magnifique.

Mariana eut un imperceptible tressaillement ; comme tout à l'heure, elle regarda son mari, qui calculait mentalement l'importance de ses gains futurs.

— Seulement, reprit Paul, je suis un garçon méthodique. Par ordre de date, je t'ai promis une montre garnie de brillants ; ce sera ma première offrande.

— Trop tard, répliqua Mme Vernier, de sa voix sifflante. . . . Ouvrez mon secrétaire.

L'artiste obéit avec la plus vive stupéfaction.

Son étonnement devint un véritable ahurissement, quand il vit une chaîne et une montre sur la tablette du meuble.

Le chiffre de Mariana était gravé sur le boîtier.

— Je rêve, balbutia l'artiste.

— Vous comprenez bien, mon cher ami, s'écria-t-elle, que je me suis mis en tête de vous obliger à tenir vos promesses.

— Mais je ne demande qu'à. . . .

— De cette façon, je n'ai aucun reproche à vous faire. . . . et naturellement vous devez être satisfait.

— C'est égal, j'aurais mieux aimé. . . .

— De quoi vous plaindriez-vous ! . . . Il ne s'agit plus d'imitation cette fois. . . . Vous pouvez voir le contrôle de la Monnaie.

— C'est prodigieux ! . . . Il faut tout de même que tu aies fait énormément d'économies.

— Mon Dieu, vous savez, en pareille matière, il n'y a que le premier pas qui coûte.